

— toute évasion aussi.

C'est là qu'elle avait passé, — voilà longtemps déjà, — quelques années de sa première jeunesse. Jamais, depuis, elle n'y était revenue. Mais elle y retrouvait tout comme lorsqu'elle l'avait quitté.

Après la grille, c'était toujours la même allée longeant la cour d'honneur du château qu'ombragent de vieux marronniers et où l'on ne pénètre pas. En face, verdoyait la quadruple avenue qui s'étend jusqu'à l'extrémité du clos. La-bas, au fond, la porterie avec ses parloirs.

Elle ne s'étonna pas de cette impassible perennité. Les choses d'Eglise sont immuables.

Et pendant qu'elle se dirigeait vers les parloirs :

— Que de joie j'apporte avec moi ! se disait-elle en sentant son cœur battre à la pensée qu'elle en aurait aussi sa part.

Mais on ne donne pas si vite que cela l'exéat d'une pensionnaire. La négociation n'alla pas sans pourparlers et explications un peu minutieuses. Il fallut, en effet, aller jusqu'à Mme la supérieure. Mais la lettre de M. Delestang était formelle et précise à souhait. — on envoya enfin chercher Gratiennne.

Elle s'ennuyait de son mieux et de tout son cœur, dans la salle d'étude de la division supérieure, — bâillant sur un livre que ses yeux lisaient, mais dont son esprit était bien loin.

— On vous demande au parloir, mon enfant.

— Moi !... Qui donc ?

— Une parente à vous.

— Ma tante peut-être... ma tante Camille !...

— Oui, mon enfant.

— Oh !

Elle était sortie comme un ouragan. Elle s'était mise à courir, pendant que

la religieuse lui criait vainement :

* — Gratiennne.. vos gants !...

C'est vrai, elle oubliait de les mettre... Ce n'était pas régulier, ce n'était pas correct. Ah ! Dieu, comme elle s'en moquait, à cette heure, de la correction et de la règle !

Sa tante Camille... ici !... Il s'était sûrement passé quelque chose... quelque chose de grave... d'heureux peut-être !...

Et quand elle arriva au parloir, dans ce parloir glacial où les tableaux d'honneur s'alignent sur la froide tapisserie, pendant que les sièges rébarbatifs s'alignent sur le parquet d'une netteté plus froide encore...

— Ma tante... ma chère tante !...

Elle tombait dans ses bras ; — et Camille, tout de suite, ah ! sans retarder son bonheur :

— Je t'emmène, tu sais.

— Elle crut que Gratiennne allait défaillir. Elle était devenue toute pâle.

— Ah ! non, faisait le jeune femme en riant, ce n'est pas le moment de s'évanouir. Nous ne pourrions plus nous en aller. Oui, je t'emmène.

Mais l'heureuse fille s'était déjà ressaisie :

— Papa a donc voulu...

— Ton père est charmant.

— Alors... Dites-moi vite... mon pauvre cher Pierre...

— Non, ma mignonne, il n'est pas à plaindre non plus, ton pauvre cher Pierre. Il a reçu une lettre... il doit être infiniment heureux, à cette heure, ton pauvre cher Pierre... et je m'imagine qu'il roule en wagon.

— Pour aller où ?

— Où nous devons tout à l'heure aller nous-mêmes : à la Buissonnière, Gratiennne !

— Mais alors... Oh ! ma tante... ma tante chérie...

Et elle se mit à pleurer comme une folle, en se cachant dans ces bras qui l'a-